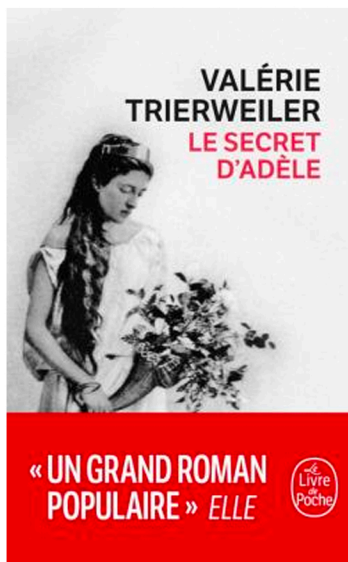


VALÉRIE TRIERWEILER

**LE LIVRE DE POCHE**

*Le Secret d'Adèle*

ROMAN



LES ARÈNES

**Le Livre de Poche remercie les éditions LES ARENES  
pour la parution de cet extrait.**

© Éditions des Arènes, Paris, 2017.  
ISBN: 978-2-253-07412-0 – 1<sup>re</sup> publication LGF

Comme une évidence, à mes fils.

À ma mère.

À Frédéric.



*«L'été vient. Mais il ne vient que pour ceux  
qui savent attendre, aussi tranquilles et ouverts  
que s'ils avaient l'éternité devant eux.»*

Rainer MARIA RILKE



# 1

## La biche

Ce 4 octobre 1904 est le plus beau jour de sa vie. Adèle s'éveille. Elle a passé une bonne nuit. Ses draps ont été changés sans qu'elle s'en souvienne ; ils sentent la délicieuse odeur du frais. Un printemps semble s'être glissé jusqu'au fond du lit. Elle observe le décor de sa chambre comme si elle le découvrait pour la première fois. Tout est tellement différent en elle.

Les suites de l'accouchement la font souffrir, elle a du mal à se mouvoir et à se tourner vers le berceau blanc. Elle se sent encore incapable de se lever. Son ventre lui donne l'impression d'avoir été déchiré, elle ne distingue plus la zone engourdie de son sexe. Qu'importe, elle veut voir son enfant. Elle veut le sentir à nouveau contre elle, presser ce petit corps chaud contre sa poitrine. Elle a demandé qu'il ne soit pas emmaillotté de façon trop serrée. Elle ressent le manque de sa peau toute fripée contre elle. Son joli petit visage qu'elle n'a pas suffisamment eu le temps d'admirer ressemble à celui de Karl, son frère chéri.

Du berceau, elle n'entend que le silence. Avec difficulté, elle se redresse dans son lit en prenant appui sur la paume de ses deux mains, elle lève le menton, puis tend le cou vers le petit lit pour s'apercevoir que Fritz n'y est pas. La sage-femme a dû le prendre pour refaire ses langes. Elle aussi a besoin d'être changée, elle a perdu beaucoup de sang, l'humidité qu'elle sent entre ses jambes l'incommode. Adèle saisit la cloche, l'agite fébrilement à trois reprises, avec plus d'impatience la dernière fois. Sa femme de chambre arrive aussitôt.

— Hannah, je voudrais que l'on m'amène mon petit.

La jeune femme baisse les yeux, regarde ses chaussures et balbutie :

— Je préviens, madame, je préviens.

Elle détourne la tête avant de s'échapper de la pièce. Adèle attend. Elle a tellement hâte de prendre son enfant dans les bras. Elle ne veut pas penser au malheur de l'année précédente. Fritz ne remplacera jamais cette petite fille mort-née avant terme. Mais il est là désormais, elle est prête à lui offrir tout l'amour contenu depuis ce jour maudit. Elle n'oubliera jamais la date du drame, le 24 février. Elle avait été anéantie. Ni le médecin ni la sage-femme n'avaient accepté qu'elle voie cet enfant mort. Pire encore, la petite n'avait reçu ni prénom ni sépulture. Ils parlaient d'une fausse couche alors qu'elle venait de dépasser le sixième mois de grossesse. Des heures durant, elle



avait fixé la neige qui tombait, tout était glacial. À l'extérieur comme à l'intérieur de son âme.

Mais son fils est là désormais. Elle ne doit pas ressasser ce malheur, mais se consacrer à Fritz tout juste arrivé au monde, un cadeau du ciel qu'elle va retrouver d'une minute à l'autre. Elle pourra le couvrir de baisers. Il n'est pas bien gros, c'est vrai, cet enfant, mais il prendra vite du poids. Et Adèle aussi récupérera vite de cet accouchement interminable. Des heures à entendre la sage-femme lui ordonner de pousser, pousser encore. Elle a cru qu'elle n'y parviendrait jamais. Comme si ce petit malin se trouvait si bien à l'intérieur d'elle-même qu'il ne voulait pas sortir. Comme s'il n'était pas encore prêt à connaître sa mère.

« Mais que font-ils donc avec mon bébé ? » s'interroge Adèle.

Elle s'impatiente. Elle attrape la cloche et sonne à nouveau. Cette fois c'est Thérèse, sa sœur aînée, qui entre dans la pièce.

— Ma Thédya adorée, je suis heureuse de te voir, mais tu arrives trop tôt. Ils ne m'ont pas encore rendu mon fils. J'ai hâte de te le présenter !

C'est la première fois qu'elle prononce « mon fils ». Au moment même où ces deux mots s'échappent de ses lèvres, ils résonnent en elle, diffusant bonheur et fierté. Elle n'a pas seulement un enfant, elle a désormais un fils : Fritz Bloch. Il accomplira de grandes choses. Il ne peut en être autrement, elle a tant d'amour à lui prodiguer.

Thérèse s'approche, les yeux embués de larmes.

— Mais Thédy, pourquoi pleures-tu ? Je suis si heureuse. Tu vas voir comme Fritz est beau, il est magnifique, il ressemble à notre Karl ! Il a la bouche aussi délicatement dessinée. Qu'attends-tu pour me féliciter !

L'aînée prend sa jeune sœur dans ses bras. Ses larmes se métamorphosent en longs sanglots. Adèle comprend l'émotion de Thérèse. Elle avait été tellement triste pour elle quand la petite, née trop tôt, s'était transformée aussitôt en ange.

Adèle la rassure.

— Je ne pensais plus connaître un aussi grand bonheur. Te rends-tu compte, ma Thédy, quand Fritz pourra jouer avec ses cousins, quelle joie ce sera !

— Mon Adèle chérie, c'est terrible. Fritz s'en est allé.

Thérèse ne parvient pas à achever sa phrase, les sanglots la font suffoquer. Hagarde, le regard fixe, Adèle n'émet aucun son, ne verse aucune larme. Elle est figée. Même sa respiration paraît avoir cessé.

Thérèse serre la main de sa sœur et se retire de la pièce sans un mot, laissant Ferdinand, qui attendait derrière la porte, la relayer. Il a les yeux gonflés et rougis. Il ne sait comment s'y prendre lui non plus, mais qui sait trouver les mots quand le malheur frappe à nouveau et si durement ?

— Son cœur s'est arrêté, il n'y a rien eu à faire, ma chérie. Notre petit Fritz a rejoint sa sœur. Peut-être était-ce une méningite, les médecins nous le diront rapidement.

Ferdinand veut prendre sa femme dans ses bras ; elle se laisse faire comme une poupée de chiffon.

Adèle garde les yeux dans le vague, étouffe de douleur. Elle est opprimée. Elle ne peut pas y croire. Elle l'a vu, cet enfant. Elle a senti son souffle chaud contre sa poitrine. Elle a caressé sa peau, elle a embrassé le duvet blond de son crâne si rond, et son pied si joli. Elle a compté les doigts, les orteils, elle a vérifié que rien ne manquait. Elle a entendu ses cris. Fritz était parfait. Il était son enfant rêvé.

Depuis l'annonce de la mort de Fritz, Adèle est devenue mutique, elle n'a pas prononcé un seul mot. Seuls des gémissements s'échappent régulièrement de sa gorge pour évacuer le trop-plein de souffrance. Elle s'est enfermée avec sa douleur, dans un état de sidération. Refusant de sortir de la chambre, elle en fixe la porte, comme si un miracle pouvait se produire. Comme si ce malheur n'était pas arrivé et que la femme de chambre allait surgir, le nourrisson dans les bras, le sourire aux lèvres, prête à le glisser contre le sein maternel. Adèle ne répond pas non plus aux sollicitations de Ferdinand ou de Thérèse. Sa mère n'a pas eu davantage de succès. La vieille dame lui a expliqué qu'elle connaît, pour l'avoir elle-même vécu, ce chagrin intense lié à la perte d'un enfant. Mais il n'y a pas d'autre choix que d'accepter. Ce jour-là, les larmes ont coulé sur les joues d'Adèle, se confondant à celles de sa mère lorsque leurs deux visages sont restés unis l'un contre l'autre, pendant de longues minutes.

Adèle exclut de porter des garnitures, elle veut garder ce sang qui a coulé et lui a amené son enfant avant qu'il ne disparaisse à jamais. Elle veut voir ses draps blancs souillés de ces caillots rouge foncé, qu'elle sent glisser entre ses jambes, dans cette voie obscure par laquelle Fritz est venu au monde. Elle ressent à nouveau cette sensation unique de l'expulsion. Ils appellent cela la délivrance, mais ce mot est étranger à Adèle emprisonnée dans son chagrin abyssal. Engloutie. Pourquoi n'est-elle pas morte lors de l'accouchement avec Fritz ? Ils seraient partis tous les deux ensemble, ailleurs ou nulle part, ça lui est égal, elle aurait échappé à cette douleur. Elle panique, elle suffoque, elle veut mourir, elle ne voit pas d'autre issue. Seule la mort serait une délivrance.

Hannah use de toute la douceur possible pour convaincre sa maîtresse de quitter le lit, au moins quelques minutes pour remettre à neuf la couche. La femme de chambre parvient à entraîner Adèle dans le cabinet de toilette. Elle l'assoit dans le fauteuil en osier, relève délicatement sa chemise de nuit de coton finement brodé, auparavant blanche, et nettoie lentement, à l'aide d'un linge humide, l'intérieur de ses cuisses. Minutieusement elle enlève ce sang desséché, collé sur sa peau glabre. Adèle se laisse faire, silencieuse, extérieure à elle-même et à ces gestes qu'elle aurait trouvés si impudiques en d'autres circonstances. Son avant-bras retombe brusquement, devant son sexe, par honte. Non pas d'exposer ce qui ne devrait être vu, mais de montrer à la face du monde qu'elle n'a pas été capable d'avoir

un enfant. Qu'elle ne sait que provoquer la mort quand d'autres donnent la vie. Elle a perdu tout sentiment de dignité. Sa tête est renversée sur le haut du dossier, Hannah accroupie à ses pieds. Après quelques minutes, le linge a pris une teinte rosée et les cuisses d'Adèle ont retrouvé leur blancheur et leur transparence.

Lorsqu'elle regagne sa chambre, avec une nouvelle tenue de nuit et des draps immaculés, Adèle se résigne à avaler quelques gorgées de thé, sans grand entrain. Puis elle retourne à son silence, les yeux fixés sur le tableau de maître allemand, celui que son père a récemment offert au jeune couple. Un visage de fillette au regard éploré. Tout est sombre, et pourtant l'enfant est lumineuse.

Adèle Bloch n'accepte que ses trois visiteurs réguliers : sa mère, sa sœur et son mari. Ferdinand a du mal à trouver les mots justes, mais il ne cesse de lui renouveler des témoignages d'amour. Que leur couple ait ou non un enfant ne pèse pas face à l'absolu de son amour. Mais dès qu'il prononce ce mot d'«enfant», Adèle est secouée de spasmes déchirants que rien ne parvient à endiguer. Elle se retourne, plonge le visage dans son oreiller, elle voudrait disparaître. Ne plus voir, ne plus être vue. Ne plus exister. C'est dans les bras de Thérèse qu'Adèle trouve son seul réconfort. Adèle apprécie que sa Thédy ne minimise pas sa peine.

Après deux nouvelles journées, Adèle refuse obstinément de quitter le lit. Elle est recroquevillée sur le

côté droit, si proche du bord, prête à basculer dans un gouffre. Son fils n'aura pas vécu vingt-quatre heures. Il est venu au monde le 3 au soir, il est reparti dès le lendemain matin, le 4 de ce maudit mois d'octobre. Comment est-ce possible ? Malgré ses jeunes enfants, Thérèse passe le plus clair de son temps avec sa sœur. Elle multiplie les allers et retours entre le 1<sup>er</sup> arrondissement, où elle vit avec son mari Gustav Bloch, frère de Ferdinand, et la Schwindgasse, dans le 4<sup>e</sup> arrondissement, où habitent Adèle et son époux. Il faut traverser le canal, son cocher pourrait faire le chemin les yeux fermés, les deux chevaux qui tirent le cabriolet connaissent le trajet par cœur.

Thérèse et Ferdinand doivent parler à Adèle des obsèques de Fritz. Elles ont lieu le surlendemain, et ne peuvent décemment plus être reportées. Le petit corps a été transporté à la morgue de l'hôpital. Ferdinand a fait publier l'avis de décès dès le lendemain. Surtout éviter que des félicitations arrivent au domicile, tout le monde n'a pas appris la terrible nouvelle. Hannah a caché deux bouquets gigantesques de fleurs multicolores livrés la veille. Les expéditeurs, des clients de Ferdinand, s'étaient précipités pour adresser leurs vœux. Ils n'avaient pas imaginé. Nul n'aurait pu.

Ferdinand accueille Thérèse dans le vestibule.

— Comment va-t-elle aujourd'hui ?

— Il n'y a pas d'évolution. Le docteur Bruden est passé ce matin. Elle lui a répondu par monosyllabes, il envisage un traitement.

Ferdinand semble porter le poids du monde sur les épaules. Lui, d'ordinaire si absorbé par ses affaires, n'a pas quitté l'appartement de Schwindgasse. Il refuse de s'éloigner d'Adèle, il a même craint qu'elle ne veuille mettre fin à ses jours. Au fond, il préfère la savoir immobile dans son lit que dans les rues de Vienne. Il l'a imaginée cent fois se jeter dans le canal. Lui, l'homme au sommeil de plomb, n'a pas dormi depuis trois nuits. Dès qu'il ferme les yeux, désormais marqués par deux larges cernes, il voit Fritz, il voit Adèle, il voit la mort. Lors d'un court moment de somnolence, il a été réveillé en sursaut par un cauchemar terrible. L'eau du canal était devenue rouge sang. Tout était couleur sang, partout dans Vienne. Même le sucre produit dans sa manufacture était carmin. Ferdinand frappe à la porte de la chambre d'Adèle et rentre sans attendre de réponse, suivi par Thérèse. Chacun d'entre eux s'assoit sur un bord opposé du lit.

Ferdinand prend les mains de sa femme.

— Adèle, nous devons organiser les obsèques de Fritz, que souhaitez-vous ?

Deux épaisses larmes s'échappent aussitôt de ses yeux clos. Thérèse tente à son tour :

— Nous avons besoin de toi. Tu dois nous dire quelle cérémonie tu envisages.

Pour la première fois depuis trois jours, Adèle ouvre la bouche. La voix est blanche et son regard se perd dans le néant. Il n'y a que ça autour d'elle, un vide vertigineux.

— Je ne veux pas de cérémonie ni de procession. Nous le porterons en terre sans personne. Avec seulement père et mère, Gustav et toi. Juste nous. À quoi serviraient les prières maintenant qu'il est mort ? Je n'en veux pas. Je ne crois plus en rien. Je veux une pierre blanche, c'est tout. Et je veux que son corps repose dans l'espace interconfessionnel du cimetière central.

Adèle achève sa phrase en enfouissant son visage entre ses mains.

— Ma chérie, non ! Fritz doit être enterré avec les nôtres, dans la partie juive.

— Pour quoi faire, Ferdinand ? Être juif l'a-t-il sauvé ? La religion m'a-t-elle soutenue ? Celle-là ou une autre ? Je n'y crois plus, je n'y croirai plus jamais.

Sa voix s'étrangle, se perd dans l'oreiller dans lequel elle enfonce son visage.

— Laissez-moi maintenant, laissez-moi seule.

— Adèle, j'accepte qu'il n'y ait ni cérémonie ni rabbin. Mais notre enfant sera inhumé dans la partie juive.

Ferdinand n'avait plus usé de ce ton autoritaire depuis son mariage. La jeune femme a transformé sa vie, auparavant si austère en dehors de ses périodes de chasse. Adèle ne lui a apporté que de la joie, illuminant son existence de vieux garçon par sa fantaisie et sa curiosité.

Adèle n'a pas la force de lutter. Elle acceptera le cimetière juif, la terre des siens. Elle est reconnaissante



qu'on ne lui impose pas la présence de la bonne société viennoise, celle qu'elle reçoit dans son salon. Celle qu'elle n'a pas envie de voir.

Le lendemain, sur l'insistance d'Hannah, Adèle concède à revêtir une robe d'intérieur de velours bordeaux. Elle retrouve un peu de la grâce et de l'élégance qui ont fait sa réputation. Mais sa mine est triste et abattue, elle a l'air perdue dans ce vêtement devenu trop grand en quelques jours. Les obsèques ont lieu dans moins de vingt-quatre heures, à onze heures du matin, une autre journée d'horreur à affronter pour elle. Mais au moins Fritz aura eu une existence. Fulgurante, mais une existence tout de même. Pas comme sa fille mort-née, un après-midi de grand hiver et de gros flocons. L'unique journée de la vie de Fritz a permis à Adèle d'être considérée comme une mère.

Adèle se rend à la morgue, elle tient à voir une dernière fois le visage de Fritz. Ferdinand la maintient fermement par le bras. Elle pose ses lèvres sur celles, desséchées, de son enfant. Ses jambes se dérobaient, son mari la soutient maintenant. Fritz a l'air d'un ange avec ses yeux clos, sa bouche si parfaitement découpée. Il porte une tenue blanche brodée qui le recouvre jusqu'aux pieds. Sa jolie petite tête est ceinte d'un bonnet de naissance bordé par un volant de satin. Pourquoi ne bouge-t-il pas ? Adèle veut croire encore une fois qu'il se réveillera, qu'il ouvrira les yeux, qu'elle entendra le cri de son nourrisson affamé. À cette idée folle, Adèle sent la montée de lait inonder sa chemise.

Malgré le bandage de ses seins, la nature continue à exercer ses droits. Elle est une mère.

Ferdinand saisit sa femme pour la mener vers l'extérieur. Il refuse qu'elle assiste à la mise en bière. Adèle dépose un ourson en peluche près du corps. Ils n'ont plus qu'à rentrer.

Le lendemain, la calèche attend devant la maison. Ferdinand a organisé les choses, le cercueil en chêne est déjà installé entre les fauteuils. Le cortège se résume à la calèche et trois fiacres. Adèle et Ferdinand occupent celui de tête, qui transporte le cercueil. Il est si petit. Sur toute la voiture, des fleurs blanches ont été accrochées. Adèle a voulu que les chevaux soient blancs et non pas noirs comme il sied pour un enterrement.

Franz, le cocher, s'est chargé de trouver quatre attelages pour la journée. Il s'est occupé de tout, il voudrait décharger Mme Bloch de sa douleur. Il a tellement de respect et d'admiration pour elle. Les chevaux avancent au pas, les sabots sonnent le glas sur les pavés, le chemin est long jusqu'au cimetière central situé dans le sud-est de la ville. Les parents d'Adèle occupent le fiacre qui suit, puis vient celui de Thérèse et Gustav Bloch. Adèle a accepté d'élargir l'assemblée à son cercle familial proche. Ses quatre frères, Raphaël, Léopold, Eugen et David, se sont rassemblés en fin de cortège.

À ce rythme, il faut près d'une heure et demie pour atteindre le cimetière central. Le cocher est venu la veille repérer l'endroit où reposera l'enfant. Il ne voulait pas risquer de chercher l'emplacement de la

future tombe. Le cimetière est tellement vaste, quadrillé de larges avenues et d'allées qui se croisent et s'entrecroisent. L'endroit est beau et on s'y sentirait presque bien. Mais il y aura là bientôt plus de morts que de vivants à Vienne. Le cortège pénètre à présent dans cette «ville des morts», comme disent les Viennois; il avance plus lentement encore dans les grandes voies forestières. D'autres familles sont venues accompagner l'un de leurs proches, mais aucune certainement pour un si jeune enfant. Il faut encore près de quinze minutes pour atteindre la partie ouest. Les voitures stoppent enfin à la division juive. Le reste se fera à pied. Le ciel est d'un bleu parfait, les cimes des arbres jouent avec le soleil qui réussit de grandes percées aveuglantes.

Deux hommes en tenue sombre s'emparent du cercueil et le portent aussi aisément que s'il était vide. Adèle, soutenue par sa mère et Ferdinand, parvient à peine à faire les quelques pas nécessaires jusqu'au carré de terre creusé. Jeanette a tenté de convaincre sa fille d'opter pour une cérémonie simple, où seul le kaddish aurait été prononcé, au moins cette prière des morts; en vain.

Tout se déroule en silence. Ils sont tous regroupés autour de cette fosse. Le cercueil va être déposé d'une minute à l'autre. Tout sera fini. Adèle est elle-même, en cet instant, dans un trou noir. Elle saisit le panier rempli de pensées blanches au cœur mauve comme peint au pinceau. Elle les dispose tout autour du cercueil, devant la pierre tombale sur laquelle est déjà gravé: Fritz Bloch 3 octobre 1904 – 4 octobre 1

904. Il n'y a pas d'épitaphe. Elle regarde de chaque côté, elle veut savoir qui sont les autres enfants, sous terre, eux aussi privés de vie. Morts à trois, six ou dix ans. Ils sont là, alignés dans des sépultures modèles réduits. Sur plusieurs rangées. Elle aperçoit des prénoms, des noms, des dates. Elle n'est pas seule avec son chagrin, elle pense à tous ces parents qui ont traversé cette épreuve indicible. Comment ont-ils réussi à vivre ? Mais là, c'est elle ; elle qui a perdu son enfant, son ange, son tout-petit. Adèle s'effondre, tombe à genoux, les mains à plat sur la terre, un long sanglot s'échappe de sa poitrine, troublant la quiétude de ce lieu dédié au repos éternel. Thérèse et Ferdinand se précipitent pour la relever et la hissent aussi rapidement qu'ils le peuvent. On ne se laisse pas aller, même dans les pires moments, il faut savoir se tenir. Thérèse lui tend un mouchoir, elle s'essuie le visage, lève les yeux. Ferdinand l'enlace.

Malgré sa petite taille, ses bras rassurants forment un rempart. Adèle redresse la tête, surprend une biche, à robe claire, surgie de derrière un arbre ; immobilisée devant une tombe, elle donne le sentiment d'être gravée dans la pierre. L'animal fixe Adèle de ses yeux étonnés, semblant lui parler, avant de filer dans le sous-bois rendu lumineux par le feuillage ajouré des grands chênes. Adèle songe que cette biche est venue chercher l'âme de son fils, qu'elle est un guide vers l'au-delà. Qu'il vivra une autre vie, ailleurs. Cette pensée la reconforte brièvement. Elle veut s'y accrocher, c'est

l'unique moyen pour elle de ne pas sombrer. Elle demande à rester seule un instant devant le cercueil de Fritz pour prolonger ce temps qui la relie encore à son enfant. Si seulement il était encore en elle, si elle pouvait le sentir bouger, apercevoir la forme de son pied se dessiner à travers la peau de son ventre. Elle aimerait l'arracher de son tombeau et fuir. Lui offrir une nouvelle chance, qu'il naisse ailleurs, qu'il vive. Son désir est tellement fort qu'elle ressent à nouveau les troubles de la grossesse. Instinctivement, elle pose la main sur son ventre. Ferdinand voit le geste, comprend aussitôt et insiste pour rester près d'elle. Il lui prend la main mais n'ose pas croiser son regard. Aimantés par leur malheur, ils fixent la tombe. Ferdinand est le premier à réagir, il murmure à l'oreille d'Adèle :

— Je vous rendrai heureuse, Adèle, je vous le promets. Je vous le promets, je redonnerai de la couleur à vos jours. Croyez-moi, je vous aime. Ne perdez pas confiance en la vie.

Adèle ne parvient pas à prononcer le moindre mot. Mais par une pression de la main, elle lui signifie qu'elle entend ce qu'il lui dit. Lasse, elle donne le signal de départ. Le cortège s'apprête à repartir. Le soleil disparaît avec lui, dans un silence remarquable. Que le retour semble long, les chevaux ont beau trotter cette fois, le parcours n'en finit pas. Il faut traverser tout le faubourg avant de regagner la Schwindgasse. Adèle n'a qu'une hâte, s'enfermer dans sa chambre, être seule, se recouvrir d'un drap. Comme son enfant de son linceul.

Elle n'a pas vingt-trois ans et elle regarde les vestiges de sa vie comme si plus rien ne pouvait être reconstruit.

Quel avenir pourrait émerger de ce malheur ? Qui la comprend en cet instant ? Seule sa solitude lui paraît à la hauteur de son chagrin. Elle veut l'entretenir et même la chérir. Elle ne souhaite rien d'autre. Elle a fait savoir, la veille, qu'il n'y aurait pas de déjeuner. Elle n'a pas le cœur à jouer les maîtresses de maison. Chacun rentrera chez soi, ses parents aussi. Tous partiront, avec le fardeau de cette funeste journée.

Les jours s'écoulent dans une langueur indescriptible. La nuit tombe désormais tôt mais qu'importe, Adèle ne voit quasiment pas la lumière. Elle ne délaisse sa chambre que pour le repas du soir avec Ferdinand ; il insiste tant. Elle ne veut pas de dîner d'apparat et les domestiques se font le plus discrets possible. Le couple se contente souvent d'un repas léger, pris à la hâte, dans la petite salle à manger, à la lueur de deux lampes à huile et d'un chandelier qui tamise l'éclairage. La pâleur d'Adèle ne supporte pas l'électricité agressive et crue. Ferdinand se rend bien compte que sa jeune épouse se force à avaler quelques bouchées, elle maigrit à vue d'œil. Il la voit, chaque jour, s'enfoncer un peu plus. Pour tenter de la divertir, il lui raconte les nouvelles du monde, évoque ses affaires, un nouvel opéra qu'ils pourraient aller voir ensemble dès qu'elle en aurait le désir. Adèle grappille dans son assiette tandis qu'il la regarde de son air interrogateur, avec sa prière muette : « Quand irez-vous mieux, Adèle ? »

Il ne veut pas la brusquer et retient cette phrase qui lui brûle les lèvres. Parfois, il est tenté de poser un ultimatum, de lui laisser encore trois mois, une date limite à partir de laquelle elle devra revenir à la vie, mais la fin d'un chagrin ne se décrète pas. Il saura être patient. Adèle continue à lui refuser l'accès de sa chambre. Elle se sent encore si fatiguée. Elle est épuisée, harassée à l'idée de vivre. Elle réprime un bâillement, lui demande la permission de se retirer. Ses livres l'attendent.

Elle s'est fait déposer quelques ouvrages sur sa table de chevet. Elle choisit d'ouvrir *Lettres à un jeune poète*, de Rainer Maria Rilke. Certaines pages semblent écrites pour elle :

*Presque toutes nos tristesses sont, je crois, des états de tension que nous éprouvons comme des paralysies, effrayés de ne plus nous sentir vivre. Nous sommes seuls alors avec cet inconnu qui est entré en nous, pouvant vous être de quelque secours ou utilité. De grandes et multiples tristesses auraient donc croisé votre route et leur seul passage, dites-vous, vous a ébranlé. De grâce, demandez-vous si ces grandes tristesses n'ont pas traversé le profond de vous-même, si elles n'ont pas changé beaucoup de choses en vous, si quelque point de votre être ne s'y est pas proprement transformé. Seules sont mauvaises et dangereuses les tristesses qu'on transporte dans la foule pour qu'elle les couvre. Telles ces maladies négligemment soignées et sottement, qui ne disparaissent qu'un temps pour reparaître ensuite plus redoutables que jamais.*

Les mots de Rilke sont une caresse sur sa douleur. C'est la première fois qu'Adèle souligne un passage dans un livre, à l'encre violette. D'ordinaire, elle est si soigneuse des volumes qui lui appartiennent. Jamais elle ne corne une page, elle déteste cela. Ce serait leur manquer de respect. Des feuilles d'érable, de chêne et de marronnier qu'elle fait délicatement sécher, dans du papier journal, lui servent de marque-pages. C'est son père qui lui a appris cette façon de faire lorsqu'elle était enfant. Dès qu'elle sort un ouvrage de sa bibliothèque, il n'est pas rare que l'une de ces feuilles tombe en virevoltant comme de l'arbre, pour atterrir, sans bruit, sur l'épais tapis.

Pour une raison qu'elle ne s'explique pas, elle n'est pas retournée sur la tombe de Fritz. Elle regrette de ne pas avoir fait venir de photographe tout de suite après sa naissance pour qu'il réalise son portrait. Elle aurait pu ensuite faire reproduire cette image par un peintre. Elle craint que le temps n'efface le souvenir de ses traits. Que se passera-t-il lorsqu'elle ne se souviendra plus de son petit visage, de sa bouche si délicate, de son nez si fin et de ses yeux en amande ? Elle l'aura perdu à tout jamais. Sa naissance deviendra abstraite. Cette perspective l'anéantit encore davantage.

Alors souvent, elle ouvre le tiroir de sa commode dans lequel elle a précieusement rangé la layette prévue pour les premiers jours. Hannah l'a emballée dans du papier de soie. Adèle s'en saisit, dénoue le ruban, déplie délicatement les quatre versants de l'emballage, caresse



les minuscules vêtements blancs ou bleus, comme s'ils pouvaient lui faire ressentir la douceur de la peau de Fritz. Mais ses larmes viennent aussitôt inonder ce trésor qu'elle remet là où elle le cache. Là où Ferdinand n'aurait pas idée de chercher.

Lui et les autres n'ont que ce mot-là à la bouche : «le temps». Le temps qui guérit, qui efface. Mais ils ne savent pas, eux.

— Hannah, racontez-moi comment était Fritz. Le trouviez-vous beau ?

— Oui, madame, il était très beau. Mais c'est un ange maintenant, il faut le laisser là où il est. Il n'est pas seul, il est entouré d'anges comme lui.

Adèle n'insiste pas. Personne ne peut la comprendre. L'hiver s'est installé sur Vienne. Il fait tellement froid. Adèle ne sort presque pas ; regarder les plaques de givre s'agripper au long des fenêtres suffit à la faire grelotter. La dernière fois qu'elle a accepté de rendre visite à Thérèse, elle a attrapé un refroidissement dans le cabriolet. Ses forces ne sont pas encore revenues. Ferdinand a repris ses déplacements en Bohême. Il doit veiller sur ses manufactures. Le directeur de son usine de Choprin en Moravie lui demande un nouveau recrutement de quinze ouvriers. Il veut être certain que ces embauches sont indispensables. Il n'a pas remis les pieds à la chasse. Adèle lui a reparlé de la biche du cimetière, elle a évoqué à plusieurs reprises la grâce de l'animal qui semblait revenir d'outre-tombe. Elle n'a pas osé lui dire ce qu'elle avait pensé à propos de l'âme de Fritz.

Un soir, Ferdinand trouve sa jeune femme, comme souvent, en tenue d'intérieur, assise dans un coin de la bibliothèque, un livre à la main qu'elle ne lit pas. Comment le pourrait-elle ? Le regard perdu, elle est dans la pénombre dans une attitude méditative. Ferdinand tente de masquer son agacement. Lui aussi souffre de grande tristesse depuis déjà trois mois que Fritz les a quittés, mais l'état d'Adèle le désespère plus encore. Il résiste à l'abattement, aspire à un avenir meilleur. Il n'est pas homme à ressasser le passé, et voir Adèle submergée par cette vague de mélancolie dans laquelle elle se noie le désole.

— Bonsoir, ma chérie, qu'avez-vous fait aujourd'hui ?

— Je suis allée marcher un peu au Belvédère, mais le vent était glacial.

Ferdinand sait qu'elle lui ment. Hannah vient de lui confirmer qu'elle n'est pas sortie de la journée. Ces jardins, qu'elles aimaient tant jusque-là, lui sont devenus insupportables avec cette foultitude de nurses poussant leurs landaus à l'anglaise. Elle n'a quasiment rien avalé non plus. Elle se comporte désormais comme les enfants récalcitrants, repoussant la nourriture dans tous les recoins de l'assiette, espérant que les aliments deviennent invisibles.

Depuis peu, elle demeure des heures dans son bain, réclamant à plusieurs reprises qu'on lui rajoute de l'eau très chaude. Avec un gant de crin, elle frotte sa peau jusqu'à la rendre rouge sang. Son ventre est redevenu plat, mais le retour de couches ne s'est pas encore annoncé, il lui reste ainsi une preuve de cette grossesse.

Le docteur Bruden a conseillé à Ferdinand de ne pas insister, de respecter le sanctuaire de sa chambre. Il se contente de l'enlacer, mais il la trouve tellement lointaine et absente que souvent il laisse retomber ses bras en même temps que son désir.

Ferdinand s'assoit près d'Adèle, et lui prend la main avec un peu de cérémonie comme chaque fois qu'il s'apprête à lui dire des choses importantes. Il avait procédé ainsi lorsqu'il l'avait demandée en mariage.

— Adèle, j'ai besoin de vous. Soyez vivante. Je vous en prie, soyez vivante. Je veux vous entendre parler, je veux vous entendre rire, je veux vous voir danser, écouter de la musique. Je vous veux telle que vous étiez, Adèle, telle que je vous ai épousée.

Pour la première fois depuis ces longs mois, Ferdinand perçoit une étincelle dans le regard d'Adèle. L'étincelle a fait jaillir une larme. Cette phrase – «Soyez vivante» – a profondément touché Adèle, la sauvant de l'anéantissement. La peine est là, ancrée en elle-même, mais elle réalise soudain que son mari aimant est là lui aussi. Elle doit résister au torrent de désespoir qui n'a cessé de creuser ses plaies encore plus profondément.

— Oui, Ferdinand, je vivrai.

Ce soir-là, ils redeviennent mari et femme, s'unissant au gré de leurs pleurs et de leur plaisir. Le lendemain, Adèle fait prévenir Thérèse qu'elle aimerait se rendre au cimetière avec elle. Elle a besoin de parler à sa sœur. Elle veut lui dire que, si le temps du deuil n'est pas achevé, elle doit croire à nouveau en la vie parce qu'elle

est mariée, parce qu'elle est aimée. Elle veut aussi expliquer à Fritz qu'il restera à jamais dans son cœur. Devant sa tombe, elle dispose les mêmes bouquets de pensées blanches au cœur mauve que le jour des obsèques. Elle les a achetées à la même marchande avec sa coiffe et ses mains abîmées par l'eau froide, à l'entrée du cimetière. Adèle demande à Thérèse de la laisser quelques minutes avec Fritz. Elle lui parle à voix haute, elle dit « mon bébé ». Elle dit « maman » en parlant d'elle. « Maman sera toujours là. »

La biche n'a pas réapparu.